

FERNAND DUVERGÉ

LES

MAURICIENNES

~~~~~  
SIXIÈME SÉRIE  
~~~~~

MAURICE

THE MERCHANTS AND PLANTERS GAZETTE

1889

LE RÊVE DE LA MORT

Voici : — Je vis un Ange immense. Il était noir.
Les crêpes de la nuit enveloppaient sa face.
Farouche il avait l'air, l'Ange du désespoir
Dont l'effroyable aspect était une menace.

Puis, ma vue affaiblie, et mes yeux hésitants,
Mon cœur qui se serrait, m'avertirent sur l'heure
Que sur l'aile du songe, ouverte à tous les vents,
Mon âme désertait sa terrestre demeure.

Et sans lutte et terreur se fermèrent mes yeux
Dans l'alourdissement du sommeil insondable ;
Comme un nuage errant dans un ciel lumineux
S'évanouit mon âme en atôme impalpable...

Puis tout se dispersa dans un souffle inconnu...
Un tourbillon sorti des gouffres, et qui glace,
Emporta ma pensée, et j'étais devenu
La bulle d'air flottant indécise en l'espace.

Devant moi s'étendait comme une mer sans bords,
L'éternel infini plein d'étoiles et d'ombres ;
Derrière moi, partout, au fond des néants sombrés,
Pullulaient des soleils aux fulgurants essors.

* * *

Mais l'espace franchi, la divine étincelle
 Dont est faite notre âme, et qui survit au corps,
 Sortant du léthargique état pesant sur elle,
 Se ranima, de même un feu qu'on croyait mort.

Défilèrent alors devant moi les étoiles !...
 La terre était bien loin, et, dans le vide ouvert,
 Sous la clarté d'en haut, dissipant tous les voiles,
 J'arrivai jusqu'au seuil où tout s'est découvert...

Et je vis, mon esprit cherchant le divin Maître,
 L'autre monde, peuplé de milliards d'esprits ;
 Comme un fourmillement naissant pour disparaître,
 Et pour renaître encor, sans trêves ni répits.

Ils montaient, comme moi, dans un mortel silence.
 L'écho n'existait plus. Pas un cri. Pas un son.
 C'était le grand voyage ; éternel ; sans souffrance ;
 Et dont nul n'a jamais refranchi l'horizon.

Et dans l'immensité que peuplent, vagabondes,
 Les âmes ricochant dans le remous des airs,
 Je passais, cotoyant, ou traversant les mondes,
 Entre lesquels l'azur espace des déserts.

J'ai vu la lune énorme, et le soleil intense
 Illuminant de près les merveilles du ciel,
 Tandis que d'un essor prodigieux, immense,
 Mon âme m'emportait hors du monde réel.

Je vis Mars et Vénus, Jupiter et Mercure,
 Tournoyant dans la nue, et suivant leur chemin,
 Que ne comprendrait pas notre humaine nature,
 Et que seul Dieu traça d'un geste de sa main.

C'est alors qu'ébloui de céleste lumière,
 J'ai compris cet Enfer que le Dante a rêvé ;
 L'éternité du Monde était là, tout entière
 Sur la porte des temps où j'étais arrivé !

Et je vis devant moi, dans de vastes spirales,
 Dans un lointain de feu, de fumée, et d'éclairs,
 Des morts qui s'envolaient, et d'ailes inégales,
 Qui tombaient, et plongeaient, ou montaient de travers.

Telle âme s'en allait soumise, et radieuse ;
 Telle autre retombait, luttant et blasphémant,
 Tandis que tout là-haut — sérénité joyeuse !
 D'autres âmes planaient dans le bleu firmament.

Et je vis s'entrouvrir les voûtes éternelles,
 Quand le vent inconnu des célestes vallons
 Brusquement m'emporta, soulevant mes deux ailes,
 Vers le mystérieux monde que nous rêvons !

Je m'enlevais, trouant d'un élan fantastique
 Le bourdonnant essaim des âmes en retard ;
 Tandis que décrivait un cercle concentrique
 Ce monde de la mort que n'a vu nul regard.

Et je vis là, drapant des plis de son suaire,
 La forme aérienne, encore aimable aux yeux,
 Bien plus d'une beauté qui, venant de la terre,
 N'avait plus maintenant de sexe dans les cieux !

Un vent froid par moments entrechoquait les ombres.
 Alors, dans un remous de tourbillon, je vis
 Qu'en ce monde, échappant au langage des nombres,
 Les élus brusquement s'écartaient des maudits,

Mais, depuis un instant, dans l'infini du rêve,
Comme une tache blanche allait s'élargissant ;
La fuite du nuage en déroute s'achève...
De même une lueur, allait, s'agrandissant.

Et voici :— tout à coup, par delà l'outre-tombe,
Du Ciel qui souriait, redevenu ciel bleu,
J'ai senti m'arriver, comme un rayon qui tombe,
Ta bénédiction, ma mère !...

Gloire à Dieu !!!

2 MAI 1888

Vous qui fûtes pour moi l'auguste et sainte mère
Devant qui je m'incline, et je tombe à genoux,
Que la foi de mon âme, emportant ma prière,
Monte comme un encens, et s'exhale vers vous !

Allez, calme et sereine à Dieu qui vous appelle !
Votre place est marquée au céleste séjour :
Au revoir dans le Ciel, la patrie éternelle,
Dans la divine loi de pardon et d'amour !

Mais si de vous revoir je veux l'honneur insigne,
Et l'immortelle grâce, et le divin bonheur,
Je veux que devant Dieu vous m'en retrouviez digne,
Honnête par l'esprit, et juste par le cœur !

Afin que vous puissiez, vous approchant du Maître,
Lui dire, en me montrant de la main : — "C'est mon fils !
" Vous l'avez de moi-même un jour permis de naître :
" Je l'amène à vos pieds : — voilà ce que j'en fis !" —

LES CIGALES

Sur la branche fleurie où vous êtes posée,
Chantant à l'unisson des cigales, vos sœurs,
Vous dont le chant s'élève et s'envole en fusée,
De quels rêves bénis palpitent donc vos cœurs ?

Fêtez-vous le retour de la saison des roses,
Filles du clair soleil précurseur des beaux jours ?
De quel divin caprice êtes-vous donc écloses,
Vous qui chantez encore, et chanterez toujours !

L'homme dans tous les temps vous accueille en amies,
Soit qu'il pleure, qu'il doute, ou rêve à l'avenir ;
Ses douleurs grâce à vous sont parfois endormies
Quand se lève à vos chants quelque heureux souvenir !

Chantez donc, et d'abord, pour ceux dont l'existence,
Comme un arbre a ployé sous le vent du malheur ;
Chantez l'hymne de foi, la dernière espérance,
Et le suprême espoir dans un monde meilleur !

Chantez pour les blessés de la vie en ce monde ;
Pour les deshérités qui maudissent leur sort ;
Pour qui garde à jamais l'impression profonde
D'avoir vu son foyer désolé par la mort !

Chantez pour tous ceux-là qui pleurent, ô Cigales !
Et qui ne pensent plus à chanter comme vous ;
Pour ceux qui, sur la terre, à des dates fatales,
Sous la main du Seigneur sont tombés à genoux !

LE PREMIER SOURIRE

A mon fils, Paul Armand.

Vous venez de l'azur, et me le rappelez.

Quelle étrange vertu dans ce corps frêle et tendre
Existe-t-il, mon fils, ô vous qui me parlez
Dans la langue que Dieu lui seul pourrait comprendre ?

Je viens d'être en colère, et même furieux.
Le lion n'est pas seul à rugir sous les cieux.
L'homme a les nerfs crispés quelquefois, et sa rage
Le mettrait au niveau de la bête sauvage.
Mais voici que vos cris arrivant jusqu'à moi,
Ma colère se fond, et se change en émoi.
J'accours, et je vous trouve en larmes, et mon âme
D'homme, palpite ainsi que celle d'une femme.
Et je me suis penché, tremblant, tout anxieux,
Vous consolant, séchant les pleurs de vos beaux yeux.
Mais que j'ai tressailli d'émotion profonde,
Quant vint votre sourire, éclairant à la ronde
Ceux-là qui, dès le jour où vous nous êtes né,
Ne vous ont pas un seul instant abandonné.
La mère qui vous gâte, et la bonne qui veille
Lorsque Sa Majesté Bébé jase ou sommeille,
Et moi même, accroupi devant votre berceau,
Cherchant quel rêve passe en votre esprit d'oiseau ;

Qu'est-ce qui vous fait rire, ou fait couler vos larmes ;
D'où viennent vos gaîtés, d'où viennent vos alarmes...
Et c'est à ce moment que, calme et reposé,
Dans vos rêves du ciel, le teint frais et rosé,
Que vous m'avez souri, que j'ai senti se fondre
Les glaces de mon cœur, — entendant me répondre
Par delà l'inconnu qu'on ne peut déchiffrer
Les chers morts que je pleure, et ne puis oublier !

Octobre 1889.

SALUT

A

SIR JOHN POPE HENNESSY

Que béni soit le jour qui te rend à Maurice !

Tu sors vainqueur de noirs complots :

On peut encore dire : “ O bon droit ! ô justice !

Vous n’êtes donc pas de vains mots ! ”

Nous nous disions devant ta pénible disgrâce,

Devant ton injuste rappel :—

“ Le mal que l’on peut faire est d’un moment, et passe,

Car le Droit seul est éternel !... ”

Aujourd’hui, revenu de sa morne tristesse,

Du doute qui serrait son cœur,

Tout un peuple tressaille, applaudit d’allégresse,

Et t’acclame en libérateur !

Evohé !... C’est le cri dont la Grèce immortelle,

Saluait ses nobles enfants :

En ton honneur chez nous ce cri se renouvelle,

Eclate, et roule à tous les vents !

Mais un souhait bien cher s’y mêle et s’y marie

Du fond de nos cœurs satisfaits : —

‘ Vienne enfin le soleil qui verra ta patrie

“ L’Irlande, libre à tout jamais !... ”

L'ÂGE DE L'ACIER

On venait d'allumer des feux sur vingt collines,
Car c'était le signal annonçant l'ennemi ;
L'homme étant forgeron, dilatant ses narines,
Etreignant dans son poing son marteau, dit :—Viens-y !

Il forgeait une épée au grand feu de la forge ;
Comme il la finissait, voilà que tout-à-coup,
Sortant des champs mûris de blé, de seigle et d'orge,
Déborda l'agresseur ainsi qu'une eau qui bout.

Mais tenant dans sa main, rouge encore et brûlante,
L'épée à deux tranchants qu'il venait de forger,
L'homme, pour s'en servir, voyant l'heure pressante,
Courut dans un torrent d'eau vive la plonger.

Et puis, il se rua dans l'atroce bataille !
Mais ne voilà-t-il pas qu'en ce duel d'enfer,
Le rude forgeron tranchait à coups de taille
Et les glaives de bronze, et les piques de fer !

L'acier venait de naître... — Au seul contact de l'onde
Le fer avait acquis la trempe, et le destin
Devait par lui tenir le sort du genre humain,
Et dans quelques cents ans tout l'avenir du monde !

A LA MÉMOIRE D'UNE AMIE

I

Dans l'espace où s'en vont nos âmes immortelles,
Par les yeux de l'esprit je viens de vous revoir,
Ouvrant pour l'autre monde, où nous conduit l'espoir,
Dans un tranquille essor, toutes grandes vos ailes.

II


Vous allez au Seigneur qui pardonne, sachant
Que la perfection n'habite pas la terre ;
Votre cœur fut sans fiel ; que votre âme sincère
Se rapproche sans peur de nôtre Dieu clément !

III

Salut ! âme, esprit, cœur, trinité diaphane !
Vous qui vous envolez pour toujours d'ici-bas ;
Vous vers qui vainement nous tendons les deux bras,
Au revoir quelque part, hors du monde profane !

IV

Vous qui fûtes surtout la grâce et la bonté,
O nature d'élite, au consolant sourire,
Ce que je sais de vous je n'ai pas à le dire,
Car d'autres l'ont déjà sans doute répété ;



V

Mais je sais que celui qu'on appelle le Maître,
 Faute " d'un nom plus grand " que l'on ne connaît pas,
 Juge d'en haut ce qui vers lui vient d'ici bas,
 Et pardonne aux péchés que l'on a pu commettre.

VI

Et maintenant que loin de notre exil mortel,
 Au céleste séjour votre ange vous emporte,
 Que mon dernier adieu fraternel, chère morte,
 Monte à vous qui passez par la porte du ciel !

VII

Si vous les rencontrez ceux-là qu'en ce bas monde
 Vous aimiez comme moi du fond de votre cœur,
 Portez leur mon dernier souvenir ; dites leur
 De les revoir un jour que j'ai la foi profonde !

VIII

Et ne m'oubliez pas dans votre humble prière,
 Afin qu'aussi mon âme arrive jusqu'à vous,
 Car je demande à Dieu qui peut et qui voit tout,
 De retrouver là-haut mes chers morts de la terre !

LES OISEAUX BLANCS

Je me suis demandé, moi, que l'on croit sceptique,
En voyant voltiger hier des oiseaux blancs,
Réveur, dans un problème insoluble et tragique,
S'ils n'avaient pas en eux l'âme de nos enfants ?

Vous qui venez d'en haut vers les hommes moroses,
Vous qui n'êtes que grâce, et tendresse et douceur,
Oiseaux qui volez sur des buissons de roses,
Daignez nous raconter ce que vous dit la fleur !

Le parfum n'est-il pas l'essence de leurs âmes,
A ces blonds chérubins, notre joie hier encor ?
Etes vous donc bien loin, chers morts que nous aimâmes
A quel zéphir du ciel flottent vos cheveux d'or ?

Et voici que, tout bas, la fleur que je respire
A défaut de l'oiseau me parle, et me dit : — “ Vois :
“ Je palpite en ta main, je renais pour te dire
“ Sous forme d'une fleur : — espère, prie, et crois !”

A UNE MAURICIENNE

MADemoiselle B. A.

Je ne sais quel caprice aida l'esprit de Dieu
Alors qu'il vous fit belle entre toutes les belles,
Mais je sais que, créole, et fier de mon milieu,
J'ai salué de cœur vos grâces naturelles.

Vous venez dans la vie, ainsi que toutes frêles
Les roses, en boutons, viennent faire l'aveu
Qu'elles vont naître, avec les aurores nouvelles
Qui reviennent, après nous avoir dit adieu !

Que Celui qui commande aux hommes comme aux choses,
O fille du pays que j'aime, et dont je suis,
Garde votre doux front des terrestres ennuis ;

Et répande sur vous, toutes fraîches écloses,
Dans l'heureuse rosée odorante des nuits :
Les bénédictions virginales des roses !...

A UNE ESPÈCE DE BOURGEOIS

Tu ne sais pas ce que l'oiseau
Préfère encor le plus au monde ?
C'est son allure vagabonde,
Et sa chanson sur un roseau !

Il meurt dans les cages dorées,
Lui, le poète aérien,
Car dans les zones azurées,
Son vol libre est son premier bien !

Sitôt la nuit, tête sous l'aile,
Il couche au hasard des sillons,
Ayant près de lui sa femelle : —
L'espoir des nids dans les buissons.

Sitôt que l'aurore se lève,
Il monte au ciel frais et vermeil,
Et sa chanson, faite d'un rêve,
S'envole au-devant du soleil !...

A part des hommes et des choses,
Laissez le donc libre et joyeux :
Dieu mit sur les rosiers les roses,
Et dans son cœur la paix des cieux !...

Ne grincez pas : — c'est inutile ;
Ne criez pas : — l'on vous entend,
O tas de bêtise imbécile
Changée en crapaud croassant !

Qu'importe à vous, que rien n'élève
 Hors du terre-à-terre assommant,
 Que le poète, dans un rêve,
 Heurte du front le firmament ?

Si le choc est mortel, les nues
 Feront pour vous — c'est du nouveau ! —
 Autant d'étoiles inconnues
 Des parcelles de son cerveau.

Vous serez les maîtres de rire ;
 Vous ébaubirez les bourgeois ;
 Mais nous seuls, nous pourrons nous dire :
 Du monde nous sommes les rois !

Nous sommes les impérissables !
 Que Dieu marqua de ses deux mains ;
 Et nous sommes invulnérables
 A vos mépris, à vos dédains.

Nous sommes la pensée hautaine ;
 Et, regardant de haut en bas,
 Dans votre ignoble tourbe humaine,
 Notre regard ne descend pas !

L'esprit rayonne, et vous terrasse ;
 L'intelligence est un flambeau ;
 Mais ils sont d'une seule race,
 Ceux qui survivent au tombeau.

Fouillez vos journaux politiques,
 Cherchez-y tout votre content ;
 Où sont vos hommes historiques
 Valant Delafaye et Constant ?

Oui, ceux-là qui tout morts nous restent ;
Fronts ceints de rayons éternels ;
Passez, les sots qui nous détestent : —
La patrie a ses Immortels !...

LE MOINEAU FRANC

Rigoleur et paillard en diable,
Il vient d'accoster sans façon
Rien qu'une veuve inconsolable,
Très aimable,
Ce farceur-là, toujours garçon.

Pourquoi Dieu fit-il davantage
Pour toi donc, mauvais garnement ?
Tu n'es pas meilleur en ménage,
Ni plus sage ;
Après, c'est toujours comme avant !

Tu me nargues de sur ta branche,
Et tu dis : — “ J'ai toujours vingt ans ! ”
Blagueur !... ta plume est déjà blanche !
Ma revanche,
Est que mes yeux en sont contents.

Et ne lisse pas tant ta plume ;
Et ne fais pas tant le vantard ;
Jadis aussi j'eus la coutume
Après brume,
Chez moi de rentrer assez tard.

Il fut un temps, vois-tu, mon brave,
Temps ou j'étais jeune aussi moi,
Où de l'amour je fus l'esclave,
C'était grave !...
Plus qu'il n'en fut jamais pour toi.

Ça peut bien sûr te sembler drôle,
 Bellâtre des buissons touffus ;
 Aussi vrai que tu n'es qu'un drôle,
 Ma parole,
 C'est pourtant vrai que cela fut !

On a voulu se tuer même,
 Pas moi, l'autre, une veuve enfin...
 Mais que t'importe que l'on s'aime ?
 C'est l'extrême
 De ton tempérament, gredin !

Mais voilà que tu sembles croire,
 Cabriolant et sifflotant,
 Que je te raconte une histoire,
 Balançoire,
 Bonne pour un petit enfant...

Allons ! bonsoir, mon camarade !
 Mon rêve est pour toi trop subtil ;
 Tu pourrais en être malade,
 Par bravade...
 File, ou je décroche un fusil !

CHOSSES QU'ON N'OUBLIE PAS

— “ Mère, disait l'enfant, voici la mer, allons !

— Mais mon blond chérubin dit la mère, voyons,
Attends papa. Sois sage. Il va venir. Il fûme.

— Non, dit l'enfant, viens-t-en.

Et comme de coutume,

La mère, hélas ! céda.

... On s'approcha du bord.

L'enfant, jetant sa ligne au poisson, dit : — Il mord !

“ Regarde donc, ma mère ! ” — Et la mère, inquiète,

Attendant son mari, déjà tournait la tête,

Quand tout-à-coup un cri fit tressaillir sa chair !

Elle vit les talons du petit être en l'air...

Ah malheur !... Il venait de glisser d'une roche,

Et personne au secours n'arrivait d'assez proche.

La mère accourut folle, en criant : Mon enfant !

Et voulut dans la mer s'élançer sur le champ.

Mais quelqu'un, saisissant son bras, lui dit :—“Madame,

Calmez vous ; attendez ; je plonge, et je reviens.”—

Et sans quelle eût le temps de parler, dans ce drame,

— Ah ! de ces moments-là, certes, on se souvient !... —

L'homme étendit les bras au-dessus de sa tête,

Et cherchant du regard l'enfant au fond de l'eau,

Il plongea... puis du fond rapportant son fardeau,

Il déposa l'enfant, pâle à rendre son âme,

Et dit : — “ Il vit encor. Soignez-le bien madame. ”

PANTOUM

LA LUNE ROUSSE

Voici le ciel peuplé d'étoiles !
La lune arrive à petits pas...
Ma chérie, écarte tes voiles,
Que je te serre dans mes bras !

La lune arrive à petits pas...
Le ciel se poudre d'étincelles...
Que je te serre dans mes bras
O fée aux ardentes prunelles !

Le ciel se poudre d'étincelles.
Les lointains sont resplendissants ;
O fée aux ardentes prunelles
Aimons-nous, bien courts sont les temps !

Les lointains sont resplendissants ;
La lune monte, et nous regarde !
Aimons-nous, bien courts sont les temps !
Que deviens-tu ? Qui te retarde ?

La lune monte, et nous regarde !
Les phalènes volent aux fleurs ;
Que deviens-tu ? Qui te retarde ?
J'ai dans mes yeux senti des pleurs.

Les phalènes volent aux fleurs !
 Le ramier rêve à la colombe !
 J'ai dans mes yeux senti des pleurs !
 Sous les chagrins l'esprit succombe

Le ramier rêve à la colombe.
 La loi de ce monde est amour.
 Sous les chagrins l'esprit succombe.
 Chacun de nous souffre à son tour.

La loi de ce monde, est amour !
 Le bonheur est le but suprême !
 Chacun de nous souffre à son tour,
 Mais seul Dieu sait combien je t'aime !

Le bonheur est le bien suprême !
 La rose appelle le zéphir !
 Mais Dieu seul sait combien je t'aime !
 Viens, Muse aux regards de saphir !...

La rose appelle le zéphir.
 L'ombre s'en va traînant ses voiles.
 Viens, Muse aux regards de saphir !...
 Voici le ciel peuplé d'étoiles !...

ADIEUX

A

SIR JOHN POPE HENNESSY

• Vous vintes ; et du coup, s'alluma l'île entière !
L'esprit des temps anciens qui sous cendres couvait,
Pétilla, puis dressa, debout et toute fière,
La Réforme, qui parle au peuple, désormais !

Et cela, grâce à vous, à votre aide propice ;
Nos enfants parleront de notre bienfaiteur ;
A nos derniers vivats, les échos de Maurice
Répondront : — Gloire à lui, notre libérateur !...

Vous partez, grand de cœur, avec le pardon large,
Pour qui vous fit du mal, injure, ou de l'ennui ;
De punir les méchants puisque seul Dieu se charge,
Qu'ils n'existent pas même en mémoire aujourd'hui !

Mais la Muse détient le timbre de l'histoire...
C'est elle qui décerne ou la palme, ou le clou :
La palme qui couronne... ou bien, expiatoire,
Le clou, qui fixe l'homme, ainsi que le hibou.

Ainsi demeurera, comme une chose morte,
Chauve-souris clouée à nos volets de bois,
L'ignoble calomnie, et ce qu'elle rapporte,
Qui n'a pas dû mentir pour la première fois.

Mais vous êtes de ceux, Sir John Pope, qui disent :
 — “ Amen !... à tous ceux-là qui hurlent, — et pitié !
 “ Je vous ai pardonné, même à ceux qui médisent :
 “ Que le bon Dieu, longtemps, vous garde en amitié !”

Oui, mais quand le steamer vous emportant loin d'elle,
 Maurice, le cœur gros, vous perdra pour toujours,
 Gardez-lui la pensée inquiète et fidèle, ...
 Car vous aurez été ses premières amours... !

Et dites vous alors : — “ A mesure que plonge
 L'avant du paquebot dans l'espace obscurci,
 De même, en son esprit, mon souvenir s'allonge,
 Du meilleur gouverneur que l'on connût ici !” —

Et ce sera justice ; — et la digne compagne
 Que vous avez, dira, comme nous le dirons :
 — Voici notre soleil qui franchit la montagne,
 Et laisse une langueur dans ses derniers rayons ! —

Novembre 1889.

L'APPARITION

...J'ai vu Dieu !...

(Torquemada—VICTOR HUGO.)

Je rêvais triste et seul, à l'heure où la nuit tombe.

Bien d'amers souvenirs se réveillaient en moi !

Sceptiques, riez moins des choses d'outre-tombe...

Voici ce que j'ai vu dans un profond émoi : —

J'entendis qu'on frappait tout-à-coup à ma porte.

J'ai dit : — Entrez ! — croyant à quelque serviteur ;

Et la porte s'ouvrant, j'ai vu la chère morte,

Ma mère, que, debout, baignait une lueur...

Elle avança, le doigt sur ses lèvres — la sainte !—

Comme pour commander silence aux environs,

Et m'a dit — je l'entends encore : — “ *Sois sans crainte !*

“ *Il est un meilleur monde où nous nous reverrons !* ” —

Mai 1888.

FIN DE LA SIXIÈME SÉRIE.